



Nathacha Appanah étrenne le Fémina des lycéens

Sélectionné dans de nombreux prix d'automne, « Tropiques de la violence » (Gallimard), de la Mauricienne Nathacha Appanah, qui évoque la jeunesse désemparée de Mayotte, a été retenu par un jury de 200 lycéens pour devenir la lauréate de leur premier Prix Fémina.



Leïla Slimani, le Goncourt, demain à Bordeaux

Couronnée par le prix Goncourt dès son deuxième roman, dont les droits viennent d'être achetés pour une prochaine adaptation au cinéma, l'auteur d'« Une chanson douce » rencontrera ses lecteurs demain, lundi 12, à 18 h, à la Station Ausone (Mollat), à Bordeaux. PHOTO AFP

Lire



★★★★★
« À la place du mort », de Paul Baldenberger, Éd. des Équateurs, 190 p., 18 €.

Dans une voiture, le huis clos terrifiant entre cet homme, cet ogre, et un garçon installé à la place du mort.

PHOTO SHUTTERSTOCK

Démons et merveilles

Paul Baldenberger

David, violé à 12 ans dans une voiture, se souvient de sa vie, avant et après le crime. Un mélange paradoxalement gracieux de roman policier et de récit de formation

OLIVIER MONY

L'heure, en cette fin d'année littéraire, est aux sessions de rattrapage. À l'énergie du désespoir déployée pour convaincre le lecteur un peu hagard devant les fêtes qui s'avancent qu'en matière d'accords mets-vins, un autre choix est possible que celui du Goncourt flanqué de la dinde aux marrons. Alors, glissons encore une fois, avant le tomber du rideau, ces quelques noms qui n'auront peut-être pas été assez partagés, faute de ce que leurs livres aient été autre chose que de la littérature ; souvenons-nous de ne pas oublier Florence Seyvos, Sylvain Prudhomme, Catherine Cusset ou José Carlos Llop. Et pour faire bon poids et parce qu'il n'est jamais trop tard pour annoncer à qui veut l'entendre qu'un écrivain nous est né, rajou-

tons à ces noms celui de l'auteur du plus beau premier roman de cet automne (voire de cette année), Paul Baldenberger.

L'ogre

Printemps 1984. David Berthier, 12 ans, s'apprête à commencer à vivre. Tout de blanc vêtu, enfant sage à qui l'on donnerait le bon Dieu sans confession, il se découvre beau. Cela lui donne le courage d'attendre là, devant l'aumônerie, à quelques pas du lycée, la belle Nina. C'est un homme qui se présente et qui, sous la menace d'une arme, le fait monter dans sa voiture, à la place du mort...

La cérémonie, terrible, qui va se jouer là, est de celles qui transfigurent une vie à jamais, dans l'ordre de la mort. Le huis clos terrifiant entre cet homme, cet ogre, et ce garçon n'aura pas de fin. Il sera éternellement cet enfant que la peur empêche de fuir le mal qui s'avance.

C'est cet « éternellement » qui fait

tout le prix de ce merveilleux roman (et le terme merveilleux doit ici être pris au pied de la lettre, du côté des contes de fées horribles de nos enfances) qu'est « À la place du mort ». Bien sûr, nul lecteur, même le plus averti du fait qu'il n'est en littérature jamais question de sujet que de style, ne souhaitera de gaieté de cœur se

La cérémonie, terrible, qui va se jouer là, est de celles qui transfigurent une vie à jamais

lancer ainsi dans le récit circonstancié du viol d'un préado... Justement, c'est ce que ne fait pas Paul Baldenberger. Il s'en tient plutôt à un mélange paradoxalement gracieux de roman policier et de récit de formation. L'horreur ici est moins un point de départ ou d'arrivée (ou les deux à

la fois) que contenue dans un présent perpétuel qui scande les chapitres du livre et dont s'échappe ce qui sera tout de même les plaisirs et les jours de David, narrateur de sa propre histoire. David avant et après le crime donc, qui sait, comme Barthes, « qu'il n'est pays que de l'enfance », mais qu'une vie est possible, même traversée par les courants d'air de la mémoire.

Juste distance

Passent les années 1980, les femmes, le travail (l'armée, le renseignement, l'entreprise...), les voyages et la solitude d'un homme en proie à ses fantômes. Baldenberger parvient à chaque page à se tenir à l'exacte et juste distance de son récit. Il est là sans y être, à l'image de son personnage. Il se promène dans les chemins buissonniers d'un cauchemar lancinant, de temps qui ne seront jamais tout à fait enfuis. Cela s'appelle l'élégance. Celle des survivants. Celle des écrivains.